



J. Seille, Grav. Lith.



Spécialement dressée pour le Procès Baxaine.

671107

A deux heures du soir, M. le général Guérin me remet la dépêche chiffrée pour M. le maréchal Bazaine, il me dit : « Cette dépêche est très-importante, il faut la porter le plus vite possible, je vous la recommande. »

En sortant de Verdun, je pris par Étain et Jeandelize. Partout, je rencontrais de nombreuses troupes ennemies.

De Conflans à Doncourt, il n'y avait plus que des postes, mais à Verneville était le lieu de réunion des vivres pour l'armée allemande; à Verneville et à Gravelotte étaient de grands camps.

Le 30 août, au matin, je franchis les lignes prussiennes; j'arrivai au Ban-Saint-Martin, au quartier général, à neuf heures et demie du matin environ. Je fus reçu par M. le général Jarras, qui me conduisit au maréchal Bazaine; j'avais la dépêche chiffrée venant de Verdun. Je la donnai moi-même au maréchal qui la donna à des officiers qui étaient là pour la traduire.

Le maréchal me félicita chaleureusement, et me dit en se tournant vers ces messieurs : « Ces nouvelles sont excellentes, elles valent pour nous quatre divisions. »

M. LE PRÉSIDENT. — Je félicite le témoin du courage qu'il a déployé dans l'accomplissement de sa mission, et je le remercie d'avoir entrepris un long voyage pour venir déposer devant le conseil quand il n'y était pas forcé.

Je le félicite aussi de la clarté de sa déposition; et, si la forme en est naïve, il serait désirable que ceux qui s'expliquent avec plus d'art pussent mettre autant de netteté et de précision dans leurs explications.

M. DE BENOIST, propriétaire. — Le 27 août, j'étais à Verdun, vers sept heures du soir; le général Guérin, commandant supérieur de la ville de Verdun, me fait appeler pour me donner l'ordre de porter une dépêche du maréchal Bazaine adressée à l'empereur au camp de Châlons. Immédiatement, le même soir, je partis à pied, me dirigeant vers Châlons. Après avoir traversé l'armée ennemie, j'ai pu, le 30 au soir, à peu près vers sept heures, remettre à l'empereur, sur le pont du chemin de fer, entre Sedan et Carignan, la dépêche dont j'étais chargé.

M. LE PRÉSIDENT. — Qui avait apporté cette dépêche à Verdun?

M. DE BENOIST. — Je ne l'ai jamais su.

M. LE PRÉSIDENT. — En savez-vous la date?

M. DE BENOIST. — Non, monsieur le président, la dépêche était fermée dans une enveloppe.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est le 26 que vous l'avez portée?

M. DE BENOIST. — Non, monsieur le président, elle m'a été remise le 27, à sept heures du soir, et je l'ai remise le 30, vers sept heures du soir, à sa destination.

M. LE CAPITAINE JOLY. — J'étais à Mézières, où je servais comme officier d'ordonnance du général Mazel, qui commandait la subdivision des Ardennes. Dans la nuit du 19 au 20 août, le général reçut de Paris une dépêche qui lui disait de s'informer, autant que cela était possible, de l'endroit où se trouvait l'armée du Rhin.

Le général me fit appeler; il m'ordonna de prendre le chemin de fer et de partir dans la direction de Metz. A la gare, l'inspecteur principal de la ligne apprit au préfet et au général, qui se trouvaient avec moi, que le commandant Magnan était à Montmédy. On me prescrivit alors de me conformer aux ordres que me donnerait le commandant Magnan.

Je me rendis à Montmédy, où le commandant Magnan me donna l'ordre d'aller à Longuyon et d'envoyer de là, si c'était possible, un émissaire au maréchal Bazaine, pour lui faire dire qu'il avait des vivres et des munitions sur la route des Ardennes. Pour se faire reconnaître, l'émissaire devait dire qu'il était envoyé par *Léopold*.

Je me rendis à Longuyon. Là, le maire me donna immédiatement un homme; c'était, je crois, un charpentier, qui connaissait parfaitement toutes les forêts des environs et les moyens de parvenir jusqu'à Metz.

Je continuai ma route et j'appris qu'un garde général, qui habitait un petit village entre Spincourt et Étain, était parti, le 19, pour voir le champ de bataille de Saint-Privat. J'allai trouver le maire de ce village et je le priai de m'envoyer ce garde général le lendemain. Il me l'envoya, en effet. Je lui demandai les renseignements qu'il avait pu recueillir; il me dit qu'il avait vu beaucoup de morts et de blessés, parmi lesquels beaucoup plus d'Allemands que de Français, que, dans tous les cas, l'armée était toujours sous Metz. Je lui demandai également s'il pensait qu'il aurait pu passer. Il me répondit qu'il le pensait. Alors, je suis venu à Montmédy rendre compte au commandant Magnan de ma mission, et, ne l'ayant pas trouvé à Montmédy, je me rendis à Carignan où on m'avait dit qu'il s'était rendu.

J'y allai, et je revins ensuite auprès du général Mazel.

M. LE BARON LARREY. — Monsieur le président, j'avais l'honneur d'être médecin en chef de l'armée du Rhin, en même temps que chirurgien ordinaire de l'empereur. J'avais accompagné l'empereur au camp de Châlons, lorsqu'un soir, après le dîner, l'empereur eut la bonté de me faire signe qu'il voulait me dire un mot. C'était pour m'inviter à me rendre auprès du maréchal Bazaine. Je lui demandai de partir immédiatement, ou au moins le lendemain matin, par le premier train.

Le lendemain matin, à huit heures, je pris congé de l'empereur et je me rendis à la gare. M. l'abbé Métairie, aumônier en chef de l'armée, se trouvait avec moi. Nous avons attendu là pendant plusieurs heures, parce que plusieurs officiers qui devaient prendre le même train, M. l'intendant général de l'armée, un autre intendant et M. le commandant Magnan, avaient été retenus à déjeuner par l'empereur.

Nous sommes partis seulement à une heure de l'après-midi, tandis que je pensais que nous nous mettrions en route, dès le matin, par le premier train. Aussi n'avons-nous pu passer, et nous a-t-il été impossible d'arriver jusqu'à Metz.

M. L'ABBÉ MÉTAIRIE. — Monsieur le président, je suis parti de Châlons vers les une heure de l'après-midi par ordre de l'empereur, pour me rendre à l'armée de Metz, dont j'étais l'aumônier. Je voyageais avec M. le baron Larrey et M. le commandant Magnan. Nous sommes arrivés à Thionville entre neuf et dix heures; mais M. le commandant Magnan ayant trouvé la voie coupée, nous nous sommes repliés sur Charleville.

Le lendemain, apprenant que les Prussiens avaient laissé passer un convoi de blessés, nous sommes repartis, M. le commandant Magnan et moi, pour Thionville, où nous avons encore trouvé la voie coupée. Nous sommes allés à Carignan, puis à Sedan, enfin à Montmédy, où nous avons attendu les événements. Nous avons alors regagné Paris, où je suis arrivé le 8 septembre avec M. le baron Larrey et M. l'intendant général Wolf.

M. ODENT, ancien préfet de Metz. — A partir du 19 août, j'ai cessé d'avoir des communications soit avec l'extérieur, soit avec les arrondissements de Metz, de Thionville et de Briey. J'ai cherché vainement à envoyer des émissaires soit à Thionville, soit à Briey.

Je me suis trouvé très-souvent en communication avec le commandant Samuel, qui venait chez moi me demander de lui faire connaître des hommes intelligents, résolus, disposés à se charger de la mission de transporter des dépêches.

Je lui ai indiqué quelques personnes, en même temps que j'ai chargé le commissaire central d'en rechercher d'autres et de les lui désigner. Je n'ai jamais connu le résultat des missions qui ont pu être données à ces gens.

Quant à moi, je répète que j'ai chargé vainement plusieurs émissaires de porter des dépêches soit à Thionville, soit à Briey; ils n'ont jamais réussi à traverser les lignes prussiennes.

M. DARNIS, ancien premier président de la cour de Metz. — Ma situation officielle me permettait d'avoir des rapports avec le commandant en chef de l'armée. Je suis allé quelquefois faire des visites au maréchal Bazaine au Ban-Saint-Martin, où était le quartier général.

Jusqu'à la bataille de Servigny, les entrevues que j'ai eues avec le maréchal ne présentent pas grand intérêt, mais après le 1<sup>er</sup> septembre, je me rendis au Ban-Saint-Martin, c'était le lendemain ou le surlendemain de la bataille de Servigny. Voici ce qui fixa mon souvenir à cet égard : lorsque je suis entré chez le maréchal Bazaine, je lui parlai immédiatement de l'émotion causée en ville par la nouvelle du retour de l'armée. Je demandai ensuite au maréchal s'il avait des nouvelles de l'empereur. Il me répondit qu'il n'avait reçu qu'une seule dépêche de l'empereur et que cette dépêche remontait assez loin, qu'il n'y avait pas de nouvelles récentes.

M. le maréchal ajouta qu'il faisait tous ses efforts pour avoir des nouvelles du dehors et donner des siennes; que beaucoup de ses émissaires avaient pu franchir les avant-gardes ennemies, mais que d'autres étaient revenus sans avoir pu parvenir à traverser les lignes prussiennes.

Je me souviens que le maréchal m'a dit que l'empereur ne pouvait être loin, qu'il devait être dans les Ardennes; je me souviens que, soit au commencement, soit à la fin de ma conversation avec lui, le maréchal me dit : « Nous avons été bien près de réussir, » — en parlant de la bataille de Servigny. — J'avoue, je dois le dire pour compléter ma déclaration sur ce point, que je me suis permis quelques observations critiques, — que M. le maréchal Bazaine a accueillies avec bonté, — sur la lenteur de la sortie des troupes et sur l'abandon de Servigny, théâtre de l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée qu'il commandait. — Que M. le maréchal me pardonne, mais c'est sous le coup de l'impression générale, que je partageais, que je lui ai adressé ces observations. Il les a, je le répète, accueillies avec bonté, en me disant : « Je croyais bien que nous atteindrions notre but ! »

M. LE PRÉSIDENT. — Vous souvenez-vous du jour où a eu lieu ce dernier entretien? Était-ce le 1<sup>er</sup> ou le 2 septembre?

M. DARNIS. — C'est positivement après la bataille de Servigny, et très-peu de temps après, voilà tout ce que je puis dire de certain.

M. LE GÉNÉRAL DE SAINT-SAUVEUR. — En ma qualité de grand prévôt de l'armée, les émissaires ne rentraient pas du tout dans mon service. C'étaient, je crois, les officiers de l'état-major qui en étaient chargés, et particulièrement le commandant Samuel. Pour moi, je n'ai pas eu à m'en occuper.

M. LE BARON DE GARGAN, propriétaire de mines. — Les seules nouvelles que j'ai eues, et encore bien vagues, m'ont été données, le 30 août au matin, par le nommé Marchal, qui

avait apporté des dépêches la veille, à Metz. J'appris par lui que les usines d'Hayange et de Moyeuve étaient arrêtées, ce qui ne m'étonna pas, vu l'état où je les avais laissées le 18 août.

C'est le 18, en effet, que j'ai quitté Hayange. J'étais déjà venu à Metz le 14 au soir, et j'avais eu des difficultés assez grandes pour m'y rendre, en voiture, il est vrai.

M<sup>e</sup> LACHAUD. — Monsieur le président, je vous serais obligé de vouloir bien demander à



LE GÉNÉRAL DUPLESSIS.

M. Beaucé si, le 23 août, il était dans le cabinet de M. le maréchal Bazaine et, s'il a vu à ce moment M. le colonel Lewal venir avec un émissaire qui apportait une dépêche.

M. BEAUCÉ, peintre. — Je n'étais pas dans le cabinet de M. le maréchal Bazaine.

M. DELON. — Au commencement du blocus de Metz, j'ai reçu des nouvelles de ma famille qui était à Thionville par deux émissaires nommés l'un Flahaut, l'autre Marchal.

Ces deux hommes vinrent me trouver à ma tente le 30 août; je suis sûr de cette date, parce que j'avais l'habitude d'inscrire chaque soir sur un carnet les faits qui pouvaient m'intéresser ou intéresser l'armée en général. Lorsque plus tard j'ai été interrogé à cet égard, j'ai consulté mes notes, et à la date du 30 août, j'ai trouvé : « Reçu des nouvelles de ma famille. »